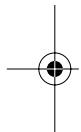


Avant-propos

par Muriel BOURGEOIS

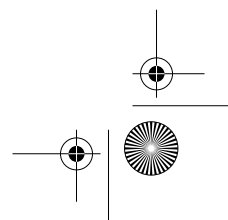


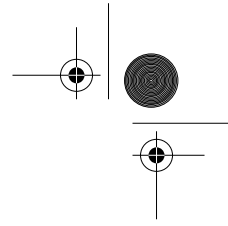
Pensée. Se dit aussi de quelque belle parole, de quelque dit notable d'un homme d'autorité. Les Pensées de M. Pascal. Les pensées de la mort, de l'éternité. On trouve quantité de belles pensées dans Saint Augustin, dans Sénèque.



Dictionnaire de Furetière

Tous ceux qui connaissent et qui aiment les *Pensées* savent bien que ce n'est pas un livre, pas même un ou plusieurs cahiers que retrouvèrent les contemporains de Pascal mais environ huit cents fragments nerveusement rédigés, fébrilement découpés et enfilés pour la plupart sur des liasses. La surprise des héritiers, à en croire Étienne Périer, ne vint pas seulement de la disposition matérielle confuse, peu lisible et insolite des petits papiers si curieusement griffonnés et recomposés dans l'espace. Elle porta également sur le style des fragments retrouvés au brouillon, qui ne pouvait en aucun cas faire penser aux « belles paroles » ou encore aux « dits notables » dont la tradition de la *ratio colligendi* avait permis de retrouver le goût et auquel Furetière assimile les *Pensées* dans son Dictionnaire. La diversité des matériaux linguistiques qu'on retrouvait, allant de la simple notation d'un nom aux éclats de l'image poétique en passant par la géométrie d'une argumentation serrée, relayait dans son hétérogé-



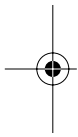


néité inédite et désarmante le traitement désordonné de l'espace graphique et la matérialité problématique des écrits.

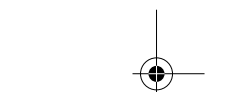
On peut se demander pourquoi, à l'heure où grammairiens, mondains et lettrés s'accordent à exalter la pureté et la netteté de la langue, et où les *Provinciales* viennent de constituer Pascal en « auteur » exemplaire, les amis de Port-Royal ont l'idée de publier les papiers du mort. Car ces derniers n'ont rien à voir avec les lettres polémiques qui ont assuré à l'homme de science le plus grand succès littéraire du siècle et la publication de fragments aussi déroutants et dont nul indice écrit ne garantit l'unité et la cohérence, à la place de l'apologie que l'on attendait depuis longtemps, risquait plutôt au contraire de ternir aux yeux d'un public à l'exigence bien connue une réputation alors en pleine ascension.

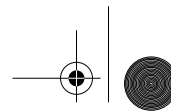
Pourquoi avoir transformé en ouvrage les notations éparses retrouvées chez Pascal après sa mort ? À quel titre avoir donné une unité, ne serait-ce que matérielle à ce qui, de toute évidence, ne le recherchait pas ? Passe encore que Pascal ait griffonné, raturé ou encore dicté ses pensées. Le plus surprenant ne réside pas dans le fait que le document n'ait pas été achevé, comme c'est le cas également pour les *Écrits sur la grâce* ou encore les réflexions sur la rhétorique retrouvés au même moment ; il ne réside pas non plus dans les innombrables bizarreries du style, curieuses à l'âge classique même dans des brouillons et identifiées par les amis comme le signe d'une désaffection négligente. Ce qui pose vraiment problème et interroge par-dessus tout le dessein de faire un livre, c'est l'absence d'indices décisifs laissant *a priori* penser que Pascal lui-même ait cherché à construire un objet dans son unité singulière.

Et le fait de publier l'ouvrage est d'autant plus étonnant qu'il faut se dépouiller du voile des illusions rétrospectives et se rappeler les ambiguïtés qui pèsent, au XVII^e siècle, sur le statut et la représentativité sociale de l'auteur. À une époque où, comme le rappelait Gérard Genette, « on risque de déchoir en signant une œuvre aussi roturière qu'un livre de prose¹ » et où les publications anonymes (dont étaient nécessairement les *Lettres Provinciales*) sont légion, les amis de Pascal soulignent, avec une insistance décalée par rapport aux usages en vigueur, la paternité de l'œuvre comme si, par un raisonnement tout à fait inédit dans notre histoire culturelle, c'était l'autorité présumée de l'homme qui avait dû brutalement constituer Pascal en « auteur » du recueil de ses brouillons.



1. Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987, p. 46





Les études réunies ici se proposent, dans la continuité du très beau volume de *Studi Francesi*² coordonné par Benedetta Papasogli, de revenir sur l'examen des conditions qui ont rendu possible une première édition des *Pensées* et la canonisation d'une œuvre au destin inattendu. Car si l'on peut affirmer sans trop d'erreur que Pascal est bien l'auteur des papiers retrouvés, peut-on dire pour autant qu'il ait écrit les *Pensées*?

L'hésitation est tellement perceptible qu'elle induit une très nette fracture entre les orientations de la recherche dépendant de notre tradition romane et les études pascalienues menées outre-manche: tandis que depuis les années 70, l'école critique anglaise et américaine se lance, dans la lignée des travaux de T.M. Harrington³, de H.M. Davidson⁴ ou encore de B. Norman⁵, dans une étude du langage et du style des *Pensées* sans trop s'encombrer des précautions méthodologiques que requiert un objet à l'existence problématique, à l'inverse les grands travaux français ont, jusqu'aux thèses récentes de Gilles Magniont et de Laurent Susini, fait preuve d'une prudence telle que les approches rhétoriques ont souvent préféré privilégier l'ensemble du corpus pascalien, au risque peut-être de gommer l'analyse des faits d'écriture les plus signifiants des *Pensées*. Ainsi l'incontournable colloque organisé il y a trente ans par Thérèse Goyet, Dominique Descotes, Jean Mesnard et Philippe Sellier s'intitule-t-il « Méthodes chez Pascal⁶ »: il regroupe des communications portant indifféremment sur chacune des œuvres de Pascal.

Pascal a-t-il écrit les *Pensées* et quelles sont les conditions et les limites méthodologiques d'une démarche critique, apte à prouver sa légitimité et à garantir ses fondements? On voit bien, sur un plan plus théorique cette fois, que c'est la question des frontières de la notion d'œuvre et d'« auteur » que le cas inédit des écrits pascaliens invite à repenser. Dans l'article qui ouvre ce volume, Michel Le Guern privilégie par exemple le critère définitoire de l'unité du style pour montrer que la destination de ce qu'il définit comme des « notes préparatoires » devait varier, selon lui, en fonction d'indices proprement rhétoriques. La « manière d'écrire » d'Amos de Dettonville, de Louis de Montalte ou encore de Salomon de

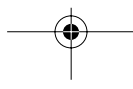
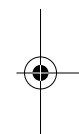
2. *Studi Francesi*, « Les *Pensées* de Pascal: Dal disegno all'edizione », Turin, Rosenberg Editori, mai-août 2004, n° 145

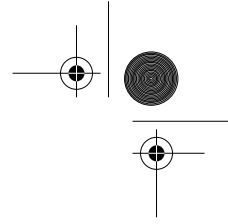
3. T.M. Harrington, *Vérité et Méthode dans les Pensées de Pascal*, Paris, Vrin, 1972

4. H.M. Davidson, *The Origins of Certainty: Means and Meaning in Pascal's Pensées*, The University of Chicago Press, 1979

5. B. Norman, *Portraits of Thought: Knowledge, Methods and Styles in Pascal*, Columbus, Ohio University Press, 1989

6. *Méthodes chez Pascal*. Actes du colloque tenu à Clermont-Ferrand du 10 au 13 juin 1976, Paris, PUF, 1979

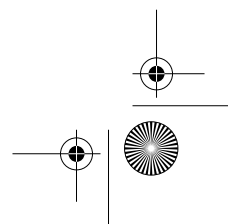
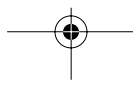
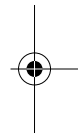
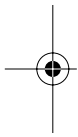


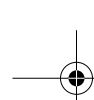


Tultie – pseudonymes adoptés par Pascal dans ses différents écrits – sont identifiables et descriptibles. En raison de ces indices et d'une conception de l'auteur théorisée par Michel Foucault, comme scripteur repérable à son écriture, Michel Le Guern peut donc affirmer « qu'il ne faut pas se hâter d'affirmer l'identité de la *manière d'écrire de Salomon de Tultie* – l'auteur de l'apologie – avec le style des *Pensées*. » Les *Pensées*, dans l'unité fallacieuse que suppose la re-composition d'un recueil et l'attribution originare à un auteur, selon lui n'existent pas. Elles ne sont que des brouillons, rédigés tantôt à l'attention de Louis de Montalte, tantôt pour Salomon de Tultie, tantôt, dans le soliloque méditatif, pour Pascal lui-même.

Pierre Force souligne, dans cette perspective, le rôle tout à fait décisif joué par la préface d'Étienne Périer dans l'histoire de la réception du texte et la constitution d'une figure d'auteur. Car en présentant les « notes » comme des « fragments », qui selon les dictionnaires d'époque désignent « ce qui reste d'un ouvrage perdu », le neveu de Pascal a opéré insensiblement un renversement d'importance entre ce qui prépare le temps de l'écriture et ce qui tout au contraire subsiste *a posteriori* d'un dessein plus vaste et surtout bien construit. Et en associant cet « imaginaire de la totalité » dont il n'aurait subsisté que les ruines, à ce que Pascal avait en l'âme, Étienne Périer accordait une épaisseur psychologique d'une étonnante modernité à la notion d'auteur puisque, comme Pierre Force le rappelle, il faudra attendre l'herméneutique romantique de Schleiermacher, au début du XIX^e siècle, pour voir l'auteur pensé comme une intériorité créatrice ! Il n'en reste pas moins, et les contributions de Marie Pérouse et d'Alain Cantillon vont également dans ce sens, que le paratexte très soigneusement discuté de la première édition, dite de Port-Royal, va imprimer fort longtemps son protocole de lecture, et cela chez des lecteurs aussi différents que Chateaubriand, ou Sainte-Beuve ou encore, de nos jours, chez un Louis Marin.

Il faut dire que l'entourage de Pascal a prêté une attention très particulière à la présentation du recueil des « pensées » et Marie Pérouse restitue très précisément le détail des querelles et des choix philologiques au terme desquels le volume a pu voir le jour. La famille de Pascal, en effet, ne voulait pas que soit publié ce qu'elle a toujours présenté comme le reliquat de conversations rapportées (le déni d'écriture trahissant sans aucun doute une forte gêne à l'endroit des « papiers »). Et ce sont les Messieurs de Port-Royal, qui, quoique surpris eux-mêmes, ont à l'évidence insisté pour qu'une édition revue et corrigée par leurs soins puisse finalement prendre forme. Rien de trop étonnant à cela si l'on considère, selon la formule heu-



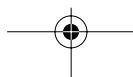
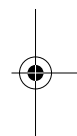


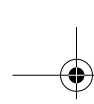
reuse d'Alain Cantillon, que le livre fut « introduit tout d'abord dans un champ indissolublement politique et théologique au moment de la paix de l'Église, comme mode et moyen d'action spécifique d'un parti. » Une historicisation de la notion d'auteur est ici nécessaire pour comprendre avec Roger Chartier que c'est à la marchandisation de la société bourgeoise que l'on doit notre conception moderne de la propriété exclusive et de son droit. À l'époque des « belles infidèles », le « petit comité » des amis a pu corriger, réécrire et sélectionner des remarques sans trop s'inquiéter d'attribuer à Pascal la paternité exclusive de l'œuvre. Il leur fallait sans doute cette publication pour faire taire les rumeurs qui couraient, après l'affaire du curé Beurrier, sur les relations de Pascal avec Port-Royal durant les dernières années de sa vie.

Les *Pensées* sont donc à l'évidence et au sens strict un objet reconstituit. Et d'ailleurs la disposition très particulière ainsi que les schémas laissés par Pascal empêchaient qu'il en soit autrement. Mais à la lumière de la définition de l'œuvre suggérée par Umberto Eco – lequel en fait, comme on sait, le lieu d'une triple intention, l'*intentio auctoris* (ce que l'auteur voulait dire), l'*intentio operis* (ce que dit le texte indépendamment de son auteur) et l'*intentio lectoris* (les structures textuelles qui conditionnent une certaine pratique herméneutique)⁷ – il n'est peut-être pas impossible non plus de retrouver des indices suggérant que Pascal ait eu pour désir et pour projet d'écrire l'apologie, telle qu'elle nous est restée, ou à défaut dans une forme approchante ? C'est en tous cas la ligne de convergence de certaines des enquêtes que le volume fait dialoguer. De la réévaluation du scepticisme comme facteur de démolition du discours rationnel (S. Giocanti) à l'idée que l'écriture de la certitude religieuse rigidifie en formules lapidaires le style libre de Montaigne (B. Sève), en passant par une réflexion sur le paramètre fondamental de la contingence dans l'élaboration des écrits (G. Magniont) et les différentes formes de la nécessité à l'œuvre dans l'écriture (M. Bourgeois), jusqu'à l'article de Benedetta Papasogli consacré à l'espace dans l'imaginaire et l'écriture de Pascal, on pourra lire autant de tentatives pour essayer de tracer un chemin faisant sens au milieu du désordre des brouillons.

Le détour par une étude des conditions de possibilité du discours, si elle aboutit à une mise en question radicale de l'idée même de poétique (S. Giocanti, M. Bourgeois), débouche ainsi pour Sylvia Giocanti sur l'invention d'une apologie sceptique. Si d'autre part Pascal est si sensible à Montaigne, c'est sans doute en raison de la liberté « inouïe », selon le mot de

7. Umberto Eco, *Interprétation et surinterprétation*, Paris, Grasset, 1992, p. 31





Bernard Sève, d'un style inventif qui refuse la tyrannie faussement raisonnable de la scolastique : l'analyse de la réécriture des *Essais* montrera donc une élimination systématique des marques du « moi », au profit de l'impersonnalité assertive et frappante de la sentence, plus apte à dire la certitude de la foi. Effacement à travers lequel Pascal poursuit, selon Gilles Magniont, l'invention d'une langue commune où chacun puisse projeter le souvenir de son expérience. Et « projeter », tel est bien le mot qu'aurait pu reprendre Benedetta Papasogli, quand elle nous invite à entrer dans la géométrie variable des « pensées retrouvées », en se rappelant l'opposition structurante qui organise la représentation de l'espace scientifique, infini, vide, déserté par Dieu et de l'espace intérieur des replis du cœur, comblé par l'amour de Dieu qui l'habite.

Il ne peut être question, naturellement, de tenir des discours par trop positivistes sur un document de notre histoire culturelle qui, à l'évidence et au sens strict, n'est pas un livre, même si les discrètes préfaces perdues parmi les fragments restaurent étrangement une voix d'auteur. Disons, simplement, qu'il s'agissait peut-être ici de penser les « papiers retrouvés » avec d'autres outils et au prix d'autres protocoles de lecture que celui d'Étienne Périer, si longtemps suivi par la tradition. Au lecteur d'en juger.

